

Dina reconnut la justesse de cette remarque. Elle soupira :

—Tu as raison. Nous nous montons la tête sans profit. Ils ne pensent seulement pas à nous. Sans compter qu'ils partent après-demain, et qu'en voilà pour trois mois avant que nous les revoyions.

Et, comme impatientée, elle se leva et, toujours gamine, eut une moue des lèvres en faisant craquer ses doigts.

—Tiens ! vois-tu, le roman n'existe pas dans la vie. C'est stupide de se laisser aller à des idées pareilles. Nous avons plus court, et c'est bien plus sage, de nous laisser tranquillement marier par nos parents qui sont gens de sens rassis et savent mieux que nous ce qu'il nous faut.

—Oh ! Dina !—protesta vivement Aliette—est-ce toi qui me parles ainsi ? Qu'est-ce qui t'a changée ?

Claudine ne répondit pas. Sa conscience, plus haute que la voix de sa sœur, lui adressait le même reproche.

Elles ne reparlèrent plus de ce sujet, et comme le ciel, déblayé par la bise, avait laissé une place au pâle soleil de décembre elles décidèrent qu'elles feraient, en compagnie de Germaine, une promenade au bois de Boulogne.

En réalité, elles ne cherchaient qu'un moyen de tuer le temps, d'être plus tôt au lendemain.

Malgré tout, Dina se réjouissait à la pensée de recevoir Bertie Johnson. N'était-il pas l'ami, le compagnon de Lebreton ? Ce serait un peu de la personne de celui-ci que l'Anglais apporterait avec lui. Et puis, qui savait ? Peut-être qu'au dernier moment, Colman lui-même accompagnerait son ami ?—Ça, c'était un petit, un tout petit espoir survivant encore au cœur de la belle brune.

Il s'évanouit, cet espoir, lorsque le lendemain à l'heure dite, M. Johnson se présenta tout seul.

Et son arrivée fut sensationnelle.

Dans le frac, coupé avec une suprême élégance, et qui mettait en relief la male finesse de son buste, Bertie avait l'air d'un grand seigneur, d'un officier de cuirassiers en civil.

Sa haute taille n'avait rien de disproportionné et bien que Dina, qui était grande, lui vint un peu plus haut que l'épaule, elle trouva que sa sœur Aliette, son égale en mesure, s'assortissait bien avec le gigantesque Anglais.

A table, on parla de mille sujets différents et Johnson fut d'une verve intarissable, d'un esprit vif et pétillant,

Cela lui valut une nouvelle exclamation de Germaine.

—Ah ! ça, M. l'Ingliche, qui vous a donc donné l'idée de vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas ?

—Qu'est-ce que je ne suis pas, mademoiselle ?

—Mais Anglais, donc.

—Et qu'est-ce qui me vaut ce refus de nationalité auquel vous paraissez tenir, mademoiselle.

—Mais... tout : votre accent, d'abord, votre manière de parler, d'employer nos tournures, nos locutions, presque notre argot...

—La vérité est que j'ai été élevé et que j'ai vécu très longtemps en France. Cependant si vous connaissez la langue anglaise, je puis vous fournir des preuves indiscutables de mon origine.

—Non, non,—s'exclama Germaine avec un effroi comique,—ne me fournissez pas ces preuves. Je veux garder mes illusions.

On riait tout autour des deux antagonistes. Mais Bertie paraissait piqué au jeu. Il s'entêta.

—Je ne vous tiens pas quitte pour cette fin de non recevoir. Il faut que vous soyez bien convaincue de mon authenticité d'insulaire.

Ce disant, il tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille cinq ou six photographies qu'il tendit à l'incrédule.

—Tenez, mademoiselle, considérez ces portraits. Ce sont ceux de parents à moi. Considérez-les bien, et dites-moi si vous n'y retrouverez pas tous les signes physiologiques de la race anglo-saxonne à laquelle j'appartiens.

Germaine s'était emparée des portraits et, entourée d'Aliette et de Dina, qui s'étaient mises de la partie, elle regardait les photographies.

Tout à coup, la jeune fille se redressa et devenue subitement pâle, jeta un cri :

—Oh ! monsieur Johnson !...

Elle n'en put dire davantage, et, pendant quelques secondes, demeura sans voix, les pupilles dilatées, mues d'une sorte de convulsion qui les fixait tantôt sur le jeune homme et tantôt les ramenait au portrait placé sous ses yeux.

Aliette et Dina, elles aussi, avaient fait entendre une sourde exclamation.

Madame Ferreix intervint en demandant gaiement :

—Ah ! ça, mes enfants ! qu'est-ce qui vous effare donc ainsi ?

Germaine tendit le portrait à la mère de ses amies, en lui disant d'une voix étrange :

—Blanche, madame, le portrait de Blanche ?

Madame Ferreix jeta les yeux à son tour, sur la carte photographique et murmura :

—En vérité, c'est là, tout à fait, le portrait de ma petite nièce Blanche de Pengoaz. Comment avez-vous ce portrait, monsieur Johnson ?

Mais Bertie, placide et souriant, répondit le plus naturellement du monde :

—Ce portrait est celui d'une de mes jeunes cousines morte à Nice, il y a quelques années.

—A Nice !—fit encore la voix douloureuse de Germaine.—Blanche aussi est morte à Nice.

—Voilà,—reprit madame Ferreix, la plus étonnante ressemblance que j'ai vu en ma vie.—Votre cousine était Anglaise, monsieur.

—Non, madame. Elle était française. Elle se nommait Hélène Berteaux.

—Ah !—firent les quatre femmes sur quatre tons différents.

L'incident était clos. Il eut pourtant un dernier écho lorsque M. Ferreix qui, lui aussi, examinait le portrait, ajouta :

—Il est certain que ce portrait ressemble étonnamment à Blanche. Nous pourrions le comparer à celui que nous avons d'elle.

Si l'on eût observé Johnson en ce moment on eût pu voir un rapide tressaillement sur ses traits.

Mais personne ne l'observait en ce moment, et d'ailleurs Dina venait de dire, répliquant à son père :

—Tu sais bien, papa, que nous n'avons jamais eu le portrait de Blanche ? Nous l'avons bien assez demandé à monsieur de Myriès.

Cette conversation sur des souvenirs pénibles ne pouvait se soutenir. Bertie Johnson y mit un terme en demandant à Germaine :

—A part cette jeune parente française, tous les autres portraits sont ceux d'Anglais. Vous voyez, mademoiselle, que mon origine et ma nationalité ne peuvent faire de doute aux yeux de personne.

Mlle de Pengoaz ne répondit rien. Sa pensée se concentrait sur une idée absorbante, et l'insulaire s'en aperçut vite aux regards scrutateurs, quoique timides qu'à tout instant elle levait sur lui. Il en conçut une vague crainte et se demanda si l'expérience qu'il venait de faire, tout en lui assurant la certitude en ses recherches, n'avait pas dépassé le but.

Par bonheur, le repas avait pris fin. On était passé au salon et, pour effacer toute trace de l'incident, Bertie Johnson déployait tout ce qu'il avait de verve et d'esprit. Or, il en avait beaucoup.

Onze heures sonnèrent dans la claire et froide nuit de la rue.

L'Anglais se leva pour prendre congé de ses hôtes.

—Vous me pardonnerez, mesdames, de m'arracher au plaisir de cette soirée. Mon ami Lebreton vous a dit mes défauts.

—Oui,—fit gaiement Dina,—et nous lui avons promis de vous renvoyer de bonne heure. Allez-vous en donc.

Il serra toutes les mains affectueusement tendues. Contre son attente, l'espiègle Germaine ne lui jeta aucun de ces mots pétillants dont elle semblait avoir le monopole. Elle se borna à lui dire un " au revoir " un peu effrayé en attachant sur lui ses yeux de gazelle effarouchée.

Dehors, Bertie Johnson sauta dans le premier fiacre et se fit porter à l'hôtel avoisinant la gare Montparnasse où lui et Lebreton étaient descendus. Dès qu'il entra dans la chambre de son ami, celui-ci lui adressa cette brève question :

—Eh bien !

—Eh bien !—répliqua l'Anglais—l'épreuve a réussi, trop bien réussi. Tout le monde a reconnu le portrait.

—Pourquoi dis-tu " trop bien réussi " ?

—Parce que j'ai quelque crainte d'avoir éveillé les soupçons, du moins dans certaines intelligences.

Et il raconta la transformation soudaine des traits, de la physionomie, de l'humeur même de Germaine de Pengoaz.

—Ah ! fit Lebreton devenu grave. Il faut veiller à cela. Cette enfant doit être notre alliée. Il ne faudrait pas que, sans le vouloir, elle devint notre adversaire. N'importe ! Nous avons encore le temps de faire la contre-épreuve à Nice.

VII

UNE TROUVAILLE

Yves Kerjan avait repris le chemin de la Bretagne. Désormais son plan était arrêté. Avec la patience d'un Peau-Rouge à l'affût, il allait traquer les deux adversaires qu'il avait longtemps soupçonnés et de la complicité desquels il avait maintenant la certitude.

Cet homme de cœur, dont les circonstances avaient fait un aventurier intrépide, avait la passion du péril. Il aimait les rudes caresses de la vague, les âpres morsures de la bise, les baisers brûlants du soleil. Plus encore, il se plaisait aux dangers sournois et perfides ceux qui se laissent point voir, mais que la sagacité en éveil d'un homme audacieux s'applique à deviner.

Que de fois, à l'heure sinistre où la mer monte sans bruit sous la trame approchante des vapeurs, n'avait-il pas couru la grève sous l'épaisse brume du large, se jouant, en quelque sorte, dans les bras de cette morte lugubre qui efface sa proie avant de la dévorer.

Depuis qu'il était revenu de ses lointaines courses aux zones du soleil dévorant, Kerjan s'était épris d'un plus ardent amour pour cette terre de Bretagne aux brouillards de deuil sinistre.

Il s'était mis en devoir de combattre les morts de l'ombre humide comme il avait combattu jadis les monstres des jungles et des pampas sous la grande lumière crue des ciels implacables.

Et à cet exercice dangereux il avait acquis une vigueur et une finesse nouvelles. On le citait comme le pêcheur le plus audacieux du pays, le plus étonnant chasseur du marais. Seul, là où tous les autres échouaient il trouvait à tuer des canards sauvages et des sarcelles.

Son fusil était infailible et n'avait pas peu contribué à doter cet homme taciturne d'une légende où le fantastique commençait à mêler un peu de terreur.

Depuis qu'il était venu à Paris, Kerjan s'était mis dans la tête qu'il ferait parler les frères Garmin. C'était difficile, et il le savait, et, plus encore, c'était dangereux. Mais, ni le danger, ni la difficulté n'étaient pour arrêter son courage ou laisser sa patience.

Quand les froids diminuant eurent ramenés les brouillards et rendu la chasse plus pratique, un matin des premiers jours de février, Yves prit son fusil et s'en alla rôder du côté de Saint-Michel-en-Grève.

Depuis le 15 octobre, la morte-saison durait pour l'hôtelier jusqu'au milieu de mai. Il avait donc d'innombrables loisirs qu'il pouvait mettre à profit, et bien qu'il eût pris, ce jour-là, avec son plus large carnier, une abondante provision de cartouches, ce n'était pas du gibier à plumes qu'il était le plus soucieux.

Il était de fort bonne heure quand il traversa Saint-Michel. Des pêcheurs, qui profitaient des premières lames du jusant, le virent et le saluèrent.